

# Une grande aventure commerciale

par  
**Roger Duhamel**

**I**L ÉTAIT UNE FOIS, — car toutes les belles histoires commencent ainsi. — il était une fois un jeune Canadien français, de Saint-Jacques l'Achigan, qui s'en vint tenter fortune à Montréal, n'ayant pour tout bagage que son courage et son esprit d'initiative.

Nazaire Dupuis était le fils aîné de Joseph Dupuis et d'Euphrasie Richard. Après la mort de son père, il décida d'aller s'établir à Montréal avec sa mère, ses sept frères et sa sœur. Résolument, il conçut le projet d'ouvrir à son compte un magasin de nouveautés. Il témoigne d'une prévision merveilleuse dans le choix du site. Au lieu d'ajouter un magasin à ceux déjà nombreux des rues Notre-Dame, Saint-Jacques et McGill, il fonde son commerce rue Sainte-Catherine, près de la rue Montcalm, loin du centre des affaires de l'époque. Sans doute avait-il l'intuition que la ville connaîtrait sous peu un remarquable essor et que la petite rue Sainte-Catherine deviendrait la grande artère commerciale de Montréal.

O

C'était en 1868, soit une année après la Confédération. Le Canada était bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Il ne comptait que quatre provinces: Québec, Ontario, Nouvelle-Ecosse et Nouveau-Brunswick. A Ottawa, sir John A. MacDonal, l'un des grands hommes d'Etat canadiens, dirigeait la formation de ce nouveau pays sous l'œil du vicomte Monck, le gouverneur général. A Québec, le lieutenant gouverneur était Narcisse Belleau et M. Pierre J.-O. Chauveau présidait le premier cabinet provincial depuis l'instauration du nouveau régime. Sous le glorieux règne de la reine Victoria, l'Angleterre étendait son prestige au-delà des mers; c'était une ère brillante. La France achevait de vivre sous la monarchie impériale; la guerre franco-prussienne allait bientôt éclater; c'était à la veille de l'écroulement de la dynastie bonapartiste. Le maire William Workman présidait aux destinées de Montréal. La ville comptait alors environ 100,000 âmes, groupées en 10 paroisses.

O

Peu à peu cependant, les citadins commencent à s'éloigner de la rive du Saint-Laurent; la construction connaît une prospérité sans précédent. Depuis 1860, le clocher de Saint-Jacques dresse sa flèche altière. Mais l'église demeure encore un avant-poste entouré de rares maisons. Ici et là, la présence de

## UNE GRANDE AVENTURE COMMERCIALE

quelques magasins laisse à peine entrevoir ce que réserve l'avenir. Un centenaire évoquerait sans peine le sellier Poirier, rue Sainte-Catherine, à l'angle de la rue Saint-Christophe. Sur la rue Mignonne (aujourd'hui DeMontigny), il n'y avait qu'une seule maison. Les enfants glissaient sans redouter les voitures dans la fameuse côte à Baron (aujourd'hui rue Saint-Denis, d'Ontario à Sherbrooke). Au coin des rues Visitation et Sainte-Catherine, Martel et Piuze vendaient des machines à coudre à côté de l'épicier Vézina. De loin en loin, quelques résidences. C'était à peu près tout.

Dans ces circonstances, le geste du jeune homme de 21 ans qui jetait les bases de la plus importante maison commerciale canadienne-française était certes intrépide. Nazaire Dupuis présumait-il que la rue Sainte-Catherine serait plus tard la rue commerciale par excellence? Hélas, sa mort prématurée moins de 10 ans après la fondation de son magasin, l'empêcha de participer à tous les succès que devait connaître la Maison. Il eut néanmoins la satisfaction de voir son entreprise progresser puisque, en moins de deux ans, elle était déjà débordée par sa toujours croissante clientèle. Il fixa alors son établissement à l'angle des rues Amherst et Sainte-Catherine et celui-ci devint de plus en plus achalandé.

### O

Nazaire Dupuis initia ses frères au commerce alors qu'ils étaient encore très jeunes, les faisant participer à son entreprise. Tour à tour, à des titres divers, Odilon, Louis, Alexis, Narcisse, Eugène, Alfred et Jean-Baptiste firent partie de la Maison. C'est là, croyons-nous, un fait remarquable.

On imagine très bien qu'alors comme aujourd'hui la concurrence existait. Si le magasin de Nazaire Dupuis accomplissait des progrès aussi marqués, c'est qu'il lui avait imprimé un caractère particulier en appliquant le principe vital du commerce: il faut donner satisfaction au client. Et un client satisfait est un merveilleux agent de publicité pour un magasin. En offrant à la population montréalaise une marchandise de bonne qualité au plus bas prix, le jeune marchand posait un acte qui détermina l'adhésion de plus en plus enthousiaste d'un public nombreux.

Pour entrer directement en relations avec les manufacturiers et les grossistes européens, Nazaire Dupuis se rendit cinq fois de l'autre côté de l'Atlantique et y établit des contacts avantageux qui se sont harmonieusement poursuivis jusqu'à ce jour. Les traversées étaient alors longues et pénibles. Il fallait une honne dose de courage et de détermination pour abandonner durant plusieurs semaines un commerce naissant et s'en aller aux sources mêmes du ravitaillement, sans posséder au préalable des relations qui eussent facilité les transactions avec les représentants d'importantes maisons. Avec les notions élémentaires de lecture, d'écriture et de calcul acquises à l'école de son village natal, Nazaire Dupuis se débrouillait et transigeait avec les chefs des industries européennes.

Magasin à rayons:  
865 est, rue Ste-Catherine  
Montréal

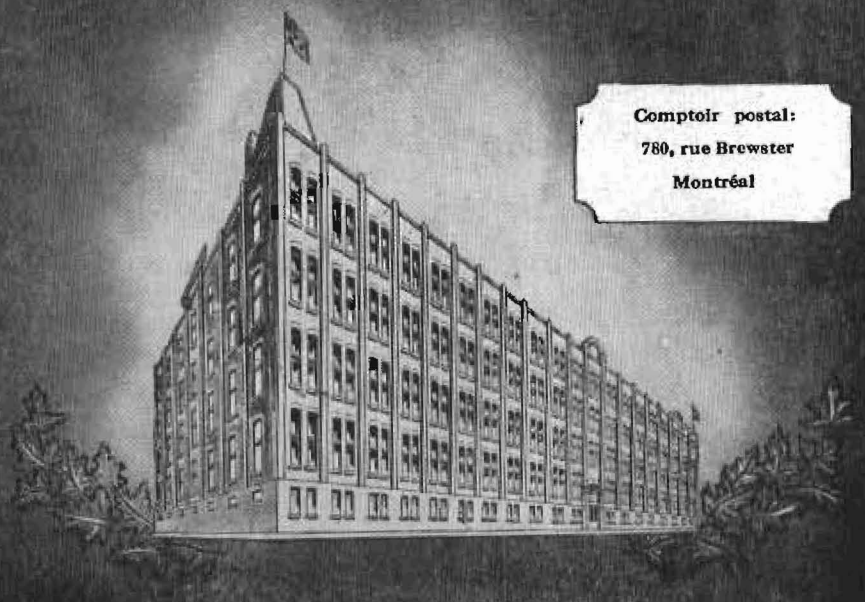


UNE INSTITUTION NATIONALE

**Dupuis Frères**  
LIMITÉE

AU SERVICE DU PUBLIC DEPUIS 1868

Comptoir postal:  
780, rue Brewster  
Montréal



## UNE GRANDE AVENTURE COMMERCIALE

En 1876, le fondateur venant de mourir à l'âge de 32 ans, ses frères lui succèdent et le commerce se continue sous la raison sociale de Dupuis Frères.

En 1882, le magasin est de nouveau devenu trop exigü. On décide alors de construire un édifice, toujours sur la rue Sainte-Catherine, mais cette fois, au coin de la rue Saint-André. C'est le site définitif. Le magasin actuel, successivement agrandi, englobe celui de 1882.

A la mort d'Alexis Dupuis, en 1896, son frère Odilon devient l'unique propriétaire et, plus tard, cède l'entreprise à son frère Narcisse sous la direction de qui elle devait faire des progrès signalés. Nous sommes alors au tournant du siècle. Montréal poursuit sa marche ascendante, notre ville atteint la réussite financière, industrielle et commerciale qui en fait la métropole canadienne. Son port facilite les échanges avec l'étranger et avec l'arrière-pays canadien. La population s'accroît à un rythme accéléré. La construction progresse rue Sainte-Catherine et l'établissement de Dupuis Frères n'est plus isolé. Cette Maison devient un centre commercial important. Les gens de province mettent maintenant à leur itinéraire une visite au magasin Dupuis: cette tradition ne s'est pas perdue par la suite.

Il serait long d'exposer en détail les multiples innovations accomplies par M. Narcisse Dupuis. Il fut à la tête de la Maison pendant un quart de siècle. Il n'est cependant pas permis d'omettre deux faits heureux qui devaient, sous son règne, contribuer puissamment à renforcer l'entreprise: en 1911, entraît au service de Dupuis Frères un jeune commerçant de Québec qui était appelé à jouer un rôle important dans le développement de la Maison: M. Armand-J. Dugal, aujourd'hui vice-président du conseil d'administration et gérant général. Ce Canadien français entreprenant consacre depuis lors tout son temps, toute son énergie et toute son habileté à ce qui est devenu l'œuvre la plus importante de sa vie. En 1916, un membre de la seconde génération faisait son entrée au magasin: c'était l'un des fils d'Alexis Dupuis, Monsieur Armand Dupuis, ingénieur civil, qui pendant vingt-cinq ans occupa le poste de secrétaire-trésorier de la compagnie. Il était au moment de son décès, en août 1944, deuxième vice-président et directeur du comptoir postal.

Les succès de la maison Dupuis ont toujours suscité des convoitises. Divers magnats financiers rêvaient de l'acquérir. De même qu'en 1898, Odilon avait préféré vendre à son frère Narcisse plutôt que d'aliéner l'entreprise à des intérêts étrangers, ainsi en 1924, Narcisse Dupuis, malgré d'autres sollicitations, appela son neveu Albert, fils d'Alexis, et accepta l'offre d'achat de celui-ci qui acquit alors les intérêts majoritaires de la Compagnie. Depuis cette date, jusqu'au moment de son décès, en août 1945, M. Albert Dupuis présida aux destinées de la Maison dont il accrüt sans cesse le prestige. Peu après son entrée, il s'employa à compléter le quadrilatère borné par les rues Sainte-Catherine, Saint-Christophe, DeMontigny et Saint-André. Plus tard, les anciens édifices de la rue Sainte-Catherine furent rénovés et la nouvelle partie parachevée. En 1940, un emplacement considérable comprenant un édifice de 135,000 pieds carrés de superficie fut acheté pour y loger les services du Comptoir Postal.

## DUPUIS FRÈRES LIMITÉE

Grâce à la vaste expérience de M. Albert Dupuis, à sa réputation d'homme d'affaires averti, à son esprit administratif et à sa politique financière, la maison Dupuis a connu de remarquables succès. La confiance qu'il inspira au monde de la finance, tant au Canada qu'à l'étranger, a permis à la Maison d'obtenir à bon compte les capitaux dont elle avait besoin pour son expansion et d'atteindre à la meilleure cote de crédit. Pendant tout ce temps, Dupuis Frères, Limitée a maintenu d'excellentes relations avec ses fournisseurs; de plus, elle s'est vu ouvrir les portes des sources primaires d'approvisionnement.

Comme ses prédécesseurs, M. Albert Dupuis s'est toujours intéressé aux problèmes de la classe ouvrière et a sans cesse veillé au bien-être des membres du personnel de la Maison. En 1930, le Syndicat Catholique et National des Employés de Magasin (section D.F.) a obtenu du Saint-Siège que le dévouement de M. Dupuis à la cause syndicale fût officiellement reconnu.

### O

Une date importante à souligner, est la fondation du Comptoir Postal, en 1921. Depuis déjà longtemps la maison Dupuis avait dépassé les limites métropolitaines et son rayon d'action couvrait la province. Pour desservir cette nombreuse clientèle empêchée de se rendre fréquemment à l'établissement de la rue Sainte-Catherine, un Comptoir Postal s'imposait. Il fut inauguré au mois d'août 1921, par l'envoi de 20,000 catalogues de 32 pages, décrivant une liste de 587 articles. Maintenant plus d'un million de catalogues sont distribués chaque année et plus de 10,000 articles y sont annoncés. Cette publication qui rend tant de services à la population éloignée des centres devient de plus en plus populaire.

Le magasin compte aujourd'hui 78 rayons et 47 services. La Maison emploie environ 1,500 personnes dont le dévouement et la fidélité au travail sont des facteurs importants de son succès. Tous collaborent de tout cœur au progrès de l'entreprise.

Le conseil d'administration se compose actuellement des cinq membres suivants: M. Raymond Dupuis, avocat et conseil en loi du Roi, fils de M. Albert Dupuis, administrateur de la compagnie depuis 1933, élu président en octobre 1945; M. Armand-J. Dugal, chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand, docteur en sciences commerciales, C.B.E., vice-président et gérant général, administrateur de la compagnie depuis 1911; Madame Albert Dupuis, qui a été appelée au conseil d'administration pour remplacer M. Albert Dupuis, chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand, décédé le 17 août 1945; M. Rolland Préfontaine, ingénieur civil, industriel très en vue et administrateur de la compagnie depuis 1924; M. Jean-R. Dupuis, bachelier en sciences commerciales, fils de feu M. Armand Dupuis, l'un des officiers du comptoir postal.

Quand vous passez rue Sainte-Catherine, vous apercevez une haute porte de bronze encadrée dans une façade de pierre canadienne et de granit noir.

## UNE GRANDE AVENTURE COMMERCIALE

C'est l'entrée d'un vaste édifice aux lignes modernes et élégantes, conçu par l'architecte Henri S. Labelle. C'est Dupuis Frères, Limitée, le plus grand magasin canadien-français, fondé par Nazaire Dupuis, en 1868.

Ne soyez pas étonnés en comparant cet édifice avec la modeste boutique du début, car l'esprit de la Maison est toujours demeuré le même; il s'est adapté au cours des années, selon les nécessités commerciales, selon l'évolution des idées et des mœurs, selon les progrès de la ville, mais il n'a pas varié en ses éléments essentiels. Sa devise est demeurée: Qualité, Service, Economie.

Des institutions fortes sont un puissant actif pour un peuple. Ce sont autant de bastions qui marquent sa conquête et assurent son avenir. C'est pourquoi la maison Dupuis Frères, Limitée est chère aux Canadiens français. De plus, ceux-ci sont fiers de constater que les leurs peuvent aussi réussir là où d'autres ont connu des succès qui doivent demeurer pour tous des sources fécondes d'émulation.

Voilà une entreprise qui a été intimement liée au progrès de notre ville et de nos compatriotes. Elle est associée à de nombreuses initiatives de notre collectivité, elle a joué un rôle prépondérant dans la vie de la communauté canadienne-française. Elle représente l'une des manifestations de notre compétence en affaires, de notre ténacité, de notre volonté de réussir. Elle en est le témoignage.

La maison Dupuis Frères, Limitée poursuit sa marche glorieuse vers de nouveaux sommets.

Roger Duhamel



M. RAYMOND DUPUIS, C. R.,  
PRÉSIDENT ACTUEL  
DE LA MAISON  
DUPUIS FRÈRES, LIMITÉE.



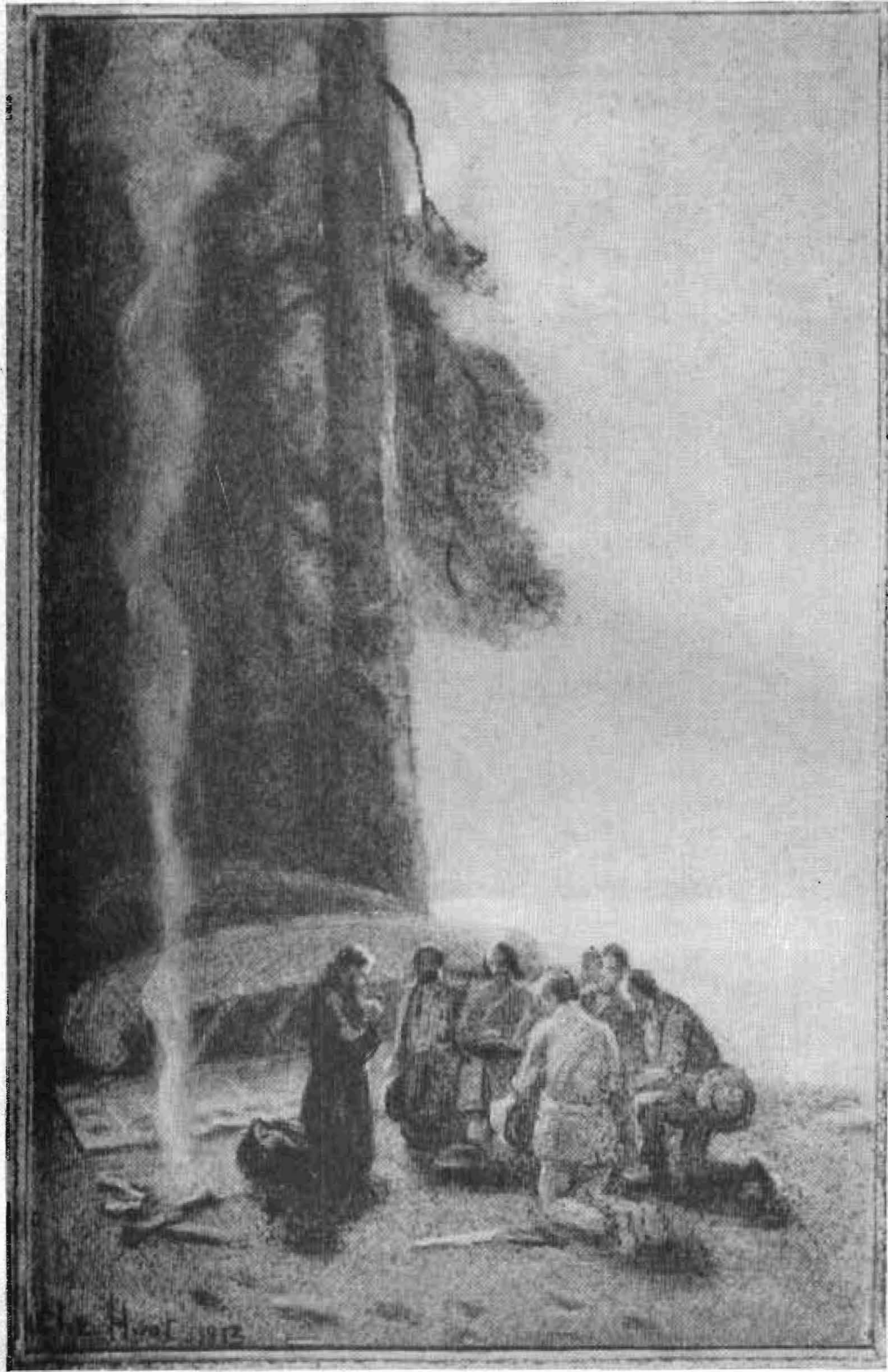


LOUIS JOLLIET

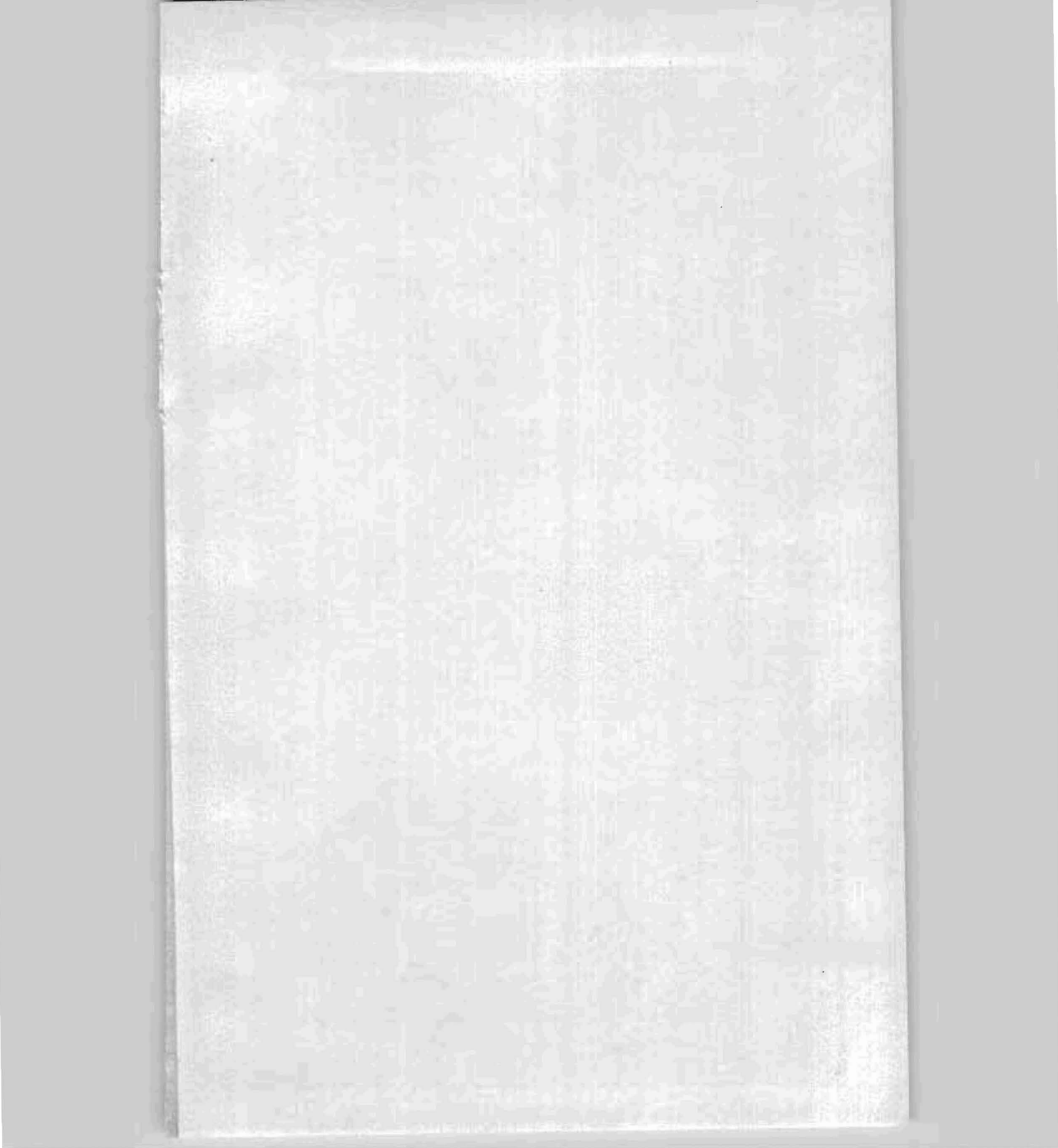
Droits réservés, Canada, 1946, par  
Librairie Beauchemin Limitée, Montréal.

---

Imprimé au Canada — *Printed in Canada*



SUR LES BORDS DU WISCONSIN



ERNEST GAGNON

# LOUIS JOLLIET

DÉCOUVREUR DU MISSISSIPI ET DU PAYS DES ILLINOIS  
PREMIER SEIGNEUR DE L'ILE D'ANTICOSTI

---

ETUDE BIOGRAPHIQUE  
ET HISTORIOGRAPHIQUE

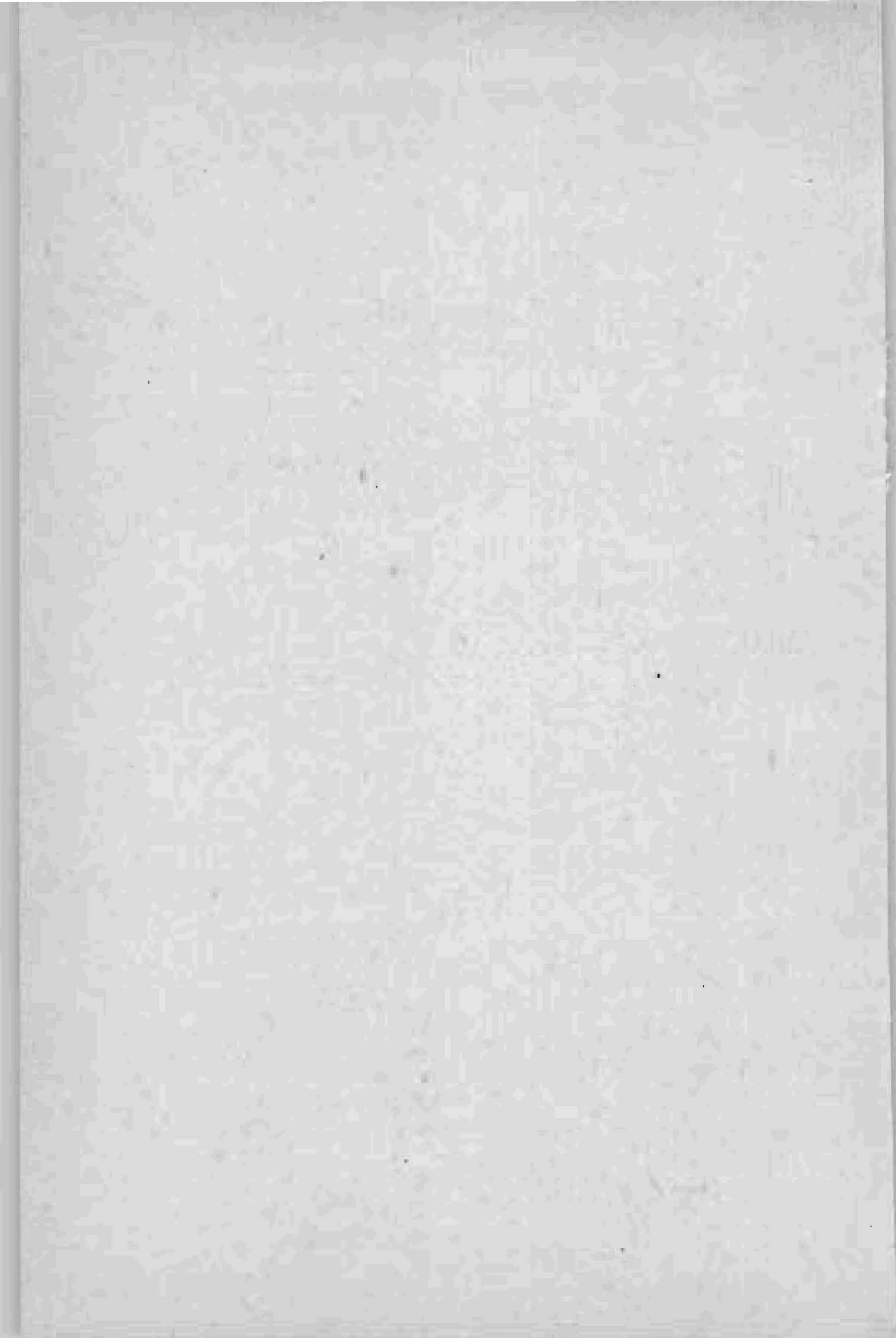
---

QUATRIÈME ÉDITION

---

MONTREAL  
BEAUCHEMIN

1946



## AUX LECTEURS

*Depuis 1908, qui ouvrit si brillamment la série des troisièmes centennaires, le Canada revit d'année en année les faits marquants du premier siècle de son histoire. Parmi ces dates mémorables, dont le rappel successif propose à notre génération d'admirables motifs de fierté, la Société d'Histoire Régionale de Québec croit de son ressort et de son devoir de signaler celle du 21 septembre 1645. A Québec, ce jour-là, dans l'humble décor du deuxième étage de la maison des Cent-Associés, servant d'église paroissiale depuis l'incendie de 1640, le Père Barthélemi Vimont, jésuite, conférait le baptême au premier Canadien de naissance dont le nom ait été inscrit dans l'histoire universelle: Louis Jolliet, découvreur du Mississipi.*

*Le programme qui a été élaboré par notre Société, en vue d'une commémoration à la fois éclatante et profitable de cet événement, prévoit d'abord pour la fin de septembre, du 20 au 23, quelques jours de fêtes aux manifestations variées: séance d'ouverture au Collège des Jésuites, séance de clôture à l'Université Laval, pèlerinages historiques, expositions rétrospectives, aménagement d'une terrasse et pose d'une croix commémorative, gala nautique, pavoisement du bateau traversier Louis Jolliet, messe solennelle d'actions de grâces à la Basilique.*

*Pour faire donner à ce troisième centenaire son plein rendement et, du même coup, venir en aide aux organisateurs des fêtes, tant à Québec qu'ailleurs, la Société a de plus lancé un concours général bilingue, ouvert non*

*seulement aux étudiants et étudiantes de tous les degrés, mais aux adultes aussi — historiens, poètes, peintres, sculpteurs, musiciens — qui, à l'exemple de l'abbé Verreau, du juge Routhier, de Louis Fréchette, de Louis-J.-C. Fiset, en 1873, lors du deuxième centenaire de la découverte du Mississipi, voudront faire servir à la glorification de Louis Jolliet leurs talents mûris. Les concurrents seront groupés en trois catégories: on leur proposera soit de répondre à une première ou à une seconde série de questions, soit de présenter un travail personnel, historique ou artistique. Une somme d'environ cinq cents dollars sera distribuée en prix. Les concurrents de langue anglaise auront leurs trois catégories distinctes.*

*L'Honorable Secrétaire de la Province, monsieur Omer Côté, et le Conseil central des Chevaliers de Colomb, comprenant la portée éducative de notre projet, ont bien voulu octroyer à la Société d'Histoire Régionale les principaux montants destinés à la récompense des lauréats et à l'organisation générale des fêtes. La compagnie Gulf, Pulp and Paper, qui opère aux Sept-Isles (Clarke City), The Labrador Company, seigneuresse de Mingan, et la Consolidated Paper Corporation Ltd., propriétaire de l'île d'Anticosti, ont accepté d'y joindre leur généreuse contribution.*

*Mais que sait-on, parmi nous, de Louis Jolliet? Qu'il a exploré le Mississipi, en compagnie du Père Marquette; qu'il est « né à Québec », ce qui est substantiellement vrai; qu'il enseigna l'hydrographie. Beaucoup le croient jésuite ou le confondent avec Cavelier de La Salle. Bien peu connaissent sa carrière très active de cinquante-cinq ans.*

*Des quelques ouvrages qui lui sont consacrés, le plus complet et le plus satisfaisant — en attendant la biographie définitive — nous paraît être le Louis Jolliet de notre regretté concitoyen Ernest Gagnon. Publié d'abord par*



*tranches dans la Revue Canadienne (1900-1901), puis mis en volume en 1902, il a connu à la Librairie Beauchemin, en 1913 et 1926, les honneurs d'une deuxième et d'une troisième éditions. Bien que dépourvue de l'apparat scientifique propre aux publications modernes, cette « étude biographique et historiographique. » — comme l'appelle l'auteur — est un travail sérieux, informé, intéressant, dont les historiens continuent de tenir compte.*

*En collaboration avec la Librairie Beauchemin, de Montréal, propriétaire de l'ouvrage, et la Photogravure Artistique, de Québec, notre Société a mis tout en œuvre pour une réédition digne de ce troisième centenaire. Elle a chargé l'un de ses membres, le R. P. Adrien Pouliot, s.j., professeur au Collège Saint-Charles-Garnier, d'opérer dans le texte les retouches nécessaires, de l'annoter au besoin et d'y insérer des illustrations. Celles-ci surtout s'imposaient. L'auteur lui-même, au cours de son livre, indiquait des sources: le Collège Ste-Marie de Montréal, le Séminaire de Québec, les archives fédérales, provinciales, judiciaires et autres. Les conservateurs de ces trésors privés ou publics ont bien voulu ouvrir au R. P. Pouliot l'accès à leurs richesses, le faire profiter de leur expérience et mettre à sa disposition les services compétents et empressés de leurs assistants. La Société d'Histoire Régionale tient à leur en exprimer à tous publiquement sa reconnaissance. Grâce à ces généreux concours, la quatrième édition du Louis Jolliet d'Ernest Gagnon s'est enrichie de quarante illustrations d'une grande valeur documentaire.*

*Parallèlement à cette réédition, le Frère Achille, des Frères de l'Instruction Chrétienne, sous le pseudonyme de Guy Laviolette, a publié, dans la Collection Gloires Nationales, à près de trente mille exemplaires déjà, un très joli album destiné aux élèves de nos écoles primaires.*

*Ces deux ouvrages, en plus de faire mieux connaître la personnalité attachante du découvreur du Mississipi, rendront service à ceux qu'intéresse le Concours Louis-Jolliet: c'est là qu'ils trouveront les réponses aux deux questionnaires; c'est là que s'établira leur documentation de base, s'ils préfèrent présenter une thèse historique ou une œuvre artistique.*

*« Jolliet, souhaitait récemment Relations (avril 1945), inspirera plus que la fierté d'un jour: l'imitation de ses audaces et la reprise de ses conquêtes... Les jeunes apprendront de ce maître du passé comment devenir les maîtres de l'avenir par l'exploitation des richesses dormantes du Québec. Les créations de Jolliet à Anticosti et à Mingan, ses courses au Labrador et à la baie d'Hudson (susciteront) la redécouverte de notre pays avec des yeux actifs, le travail fécond sur les choses, la richesse réelle, le domaine national... »*

*La Société d'Histoire Régionale de Québec émet, elle aussi, le même vœu. Au souvenir de ce découvreur de génie, dont les nobles visées centuplaient les si faibles moyens, au spectacle de ce travailleur acharné, qui, né sur notre sol, imprégné dès son enfance du vigoureux esprit des temps héroïques, employa toute sa vie à explorer son pays, à l'exploiter, à le développer, puissent ses compatriotes d'aujourd'hui, mettant à profit trois siècles de progrès, s'atteler vaillamment à leur tour,*

*Sous l'œil de Dieu près du fleuve géant,  
à la création, au perfectionnement d'œuvres qui durent.*

CYRILLE-F. DELÂGE,

Officier de la Légion d'Honneur,

Président de la Société d'Histoire Régionale de Québec.

1er mai 1945.

## PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

---

« L'histoire est une résurrection », a dit Michelet; et cette parole d'un homme qui a exprimé tant d'idées fausses nous semble frappante de vérité, dans un certain sens au moins. L'histoire ressuscite le passé, le fait surgir des ombres et de la poussière du temps, lui rend la figure et la voix dont la succession des siècles avait effacé l'image et étouffé l'écho. Elle donne une vie nouvelle aux faits et aux hommes d'autrefois; souvent même elle les éclaire d'une lumière plus vive que celle dans laquelle ils étaient apparus aux regards contemporains.

Ce qui peut se dire avec justesse de l'histoire en général, peut s'appliquer avec encore plus de vérité à l'histoire monographique. En effet, même si les annales écrites des peuples n'existaient pas, les époques et les générations ne sombreraient pas tout entières dans la mémoire du genre humain. Les grandes lignes de ce qui fut paraissent transparentes çà et là sous le tableau de ce qui est, les événements majeurs laisseraient derrière eux quelque faible sillon, les hautes statures profilerait leur vague silhouette sur la pénombre des âges. Mais s'il n'y avait pas d'histoire monographique, une foule de détails importants, de personnalités intéressantes, de faits notables

et fertiles en enseignements, seraient voués pour toujours à l'oubli. En d'autres termes, sans l'histoire générale, on pourrait encore, jusqu'à un certain point, reconstituer la carrière d'une nation, et rétablir approximativement, au moyen de la tradition, la suite des principales étapes qu'elle a fournies. Tandis que sans la monographie, la connaissance précise des institutions, de l'organisme politique et social, l'étude approfondie des mœurs, des doctrines, du développement scientifique et littéraire seraient presque impossibles.

Cette importance de la monographie nous a toujours frappé, surtout en ce qui concerne l'histoire du Canada. Grâce aux travaux de Charlevoix, de Bibaud, de Garneau, de Ferland, de Faillon, la grande route parcourue par la nationalité canadienne-française à travers trois siècles d'existence se dessine nettement aux regards. Son tracé profondément accentué nous apparaît en pleine lumière, depuis Champlain, qui en posa les premiers jalons, jusqu'à nos jours. Mais de chaque côté de cette route partent ici et là des chemins qui se perdent sous bois, qui se dissimulent dans des plis de terrain, et dont on ne peut connaître l'utilité et le but, à moins d'y pénétrer. Ne nous bornons pas à jeter en passant un regard distrait sur ces voies latérales. Si nous voulons connaître à fond notre histoire, comprendre la raison de certains faits, entrer dans l'intelligence complète de notre passé, il nous faut explorer ces chemins peu fréquentés de nos jours, enfouis souvent sous l'épaisse ramure d'une végétation séculaire, et semés de mille obstructions. Il faut nous y engager la hache à la main, pour leur arracher leurs secrets.

Rude et pénible tâche, mais tâche bien payée par les résultats obtenus.

En effet, ici l'on découvre le principe et les commencements de notre organisation paroissiale; là, le mécanisme

de notre ancienne administration; ailleurs, les sources de notre droit, les origines de nos institutions religieuses, la naissance et le fonctionnement de notre régime féodal. Plus loin, c'est la carrière d'un découvreur, d'un pionnier, d'un dignitaire, d'un soldat, d'un apôtre, qui nous apparaît et dont les particularités, jusqu'ici inconnues, nous font voir sous un aspect nouveau tels événements ou telle période. Voilà l'œuvre de la monographie dans l'histoire canadienne. Et l'on ne saurait en méconnaître l'importance.

C'est donc avec une satisfaction bien naturelle que nous saluons l'étude offerte à notre public canadien par l'écrivain disert, élégant et consciencieux à qui nous devons déjà, entres autres œuvres charmantes et fortes, les *Chansons populaires du Canada* et le *Château Saint-Louis*. Cette fois, il a choisi comme objet de son labeur fécond la personnalité de Louis Jolliet, et il en doit être félicité. Louis Jolliet est une des figures les plus attachantes que nous offrent les annales de la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle. Et sa biographie est liée à beaucoup de faits et de mouvements considérables. Elle nous initie aux débuts de l'instruction publique durant notre ancien régime, aux premiers efforts du grand évêque de Laval pour le recrutement d'un clergé canadien, à la période émouvante des hardies explorations vers les régions mystérieuses de l'Ouest et du Midi. Elle nous fournit des renseignements précieux sur les voyages, le commerce, la navigation, la colonisation, les mœurs et les usages de cette époque.

La vie de Louis Jolliet avait déjà été l'objet de divers travaux. M. Pierre Margry, d'une façon assez maussade, et M. l'abbé Verreau, dans une notice très intéressante, l'avaient spécialement étudiée. Mais l'œuvre que nous avons l'honneur de présenter en ce moment au public est à la fois plus complète et plus attrayante. Elle contient

beaucoup d'inédit, puisé aux meilleures sources, et atteste une érudition sûre. Elle satisfait pleinement le légitime désir de savoir que possède tout lecteur sérieux. Prenez, par exemple, le chapitre où M. Gagnon nous raconte la découverte du Mississippi par Jolliet et Marquette. On peut suivre pas à pas sur une carte actuelle des États-Unis le merveilleux voyage des deux glorieux découvreurs; l'auteur est parvenu, par l'étude des textes, à localiser toutes leurs étapes et à mettre les noms modernes des lieux sous les désignations et les descriptions anciennes, travail beaucoup moins simple qu'on ne le croirait de prime abord.

Cette découverte du Mississippi est le grand événement de la vie de Jolliet. Il lui a dû la juste renommée qui entoure son nom, et qui, de nos jours, a brillé d'un éclat encore plus vif qu'aux siècles précédents. Cependant, on a voulu lui ravir cette gloire. M. Margry, animé par l'esprit de système et par des préjugés manifestes, s'est évertué à établir la priorité de découverte en faveur de Cavelier de la Salle. Mais ses dissertations persistantes et ses publications documentaires, orientées toujours vers le même objectif, ont fait long feu. En dehors de M. Gabriel Gravier — auteur des *Découvertes et établissements de Cavelier de la Salle* — il ne semble pas avoir fait d'adeptes bien notables; et il a perdu sa mauvaise cause au tribunal de la critique. Sa prétention, c'est que la Salle a découvert le Mississippi en 1669 ou 1671, c'est-à-dire trois ou quatre ans avant Jolliet et Marquette, qui n'ont descendu le cours du majestueux Meschacébé qu'au printemps de 1673. Un éminent bibliographe, M. HARRISSE, dissèque cette thèse dans son remarquable ouvrage intitulé: *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France*. Il examine les faits; il les soumet à une discussion savante

et impitoyable, qui n'épargne aucune argutie, ne fait grâce à aucune contradiction, et il arrive à établir clairement que la Salle n'a vogué sur les flots du Mississippi qu'après l'explorateur québécois et son apostolique compagnon. « Non, s'écrie-t-il, il n'est pas prouvé que Cavelier de la Salle soit allé jusqu'au Mississippi entre les années 1669 et 1672, ni même avant le retour de Jolliet à Québec en 1674. Dans l'état actuel de la question, la priorité — non de la découverte du grand fleuve, laquelle appartient à Hernando de Soto — mais de la première vue, description et exploration de ses rives par des Français, revient à Louis Jolliet et au P. Marquette.

M. Pierre Margry, dont il est ici question, était aide-conservateur des Archives de la Marine à Paris. Il s'était constitué le champion *per fas et nefas* de Cavelier de la Salle, et l'ennemi acharné de tous ses rivaux. Il avait un caractère désagréable, un jugement peu sûr, et des façons cachottières très agaçantes. Parkman fut victime de ses mauvais procédés, au cours des recherches qu'il fit pour la composition de son livre sur La Salle et la découverte du grand Ouest. Voici ce qu'on lit dans la biographie de l'historien américain par M. Farnham : « Le seul obstacle sérieux qu'il rencontra dans ses recherches fut le refus de M. Pierre Margry, directeur des Archives de la Marine et des Colonies à Paris, de lui donner accès à une collection considérable de documents relatifs à La Salle et aux autres explorateurs de l'Ouest. Cette affaire est rapportée dans les préfaces de *La Salle*, du moins autant que Parkman se souciait d'en parler. Sa version est extrêmement charitable ; car les gens du métier censurèrent sévèrement Margry pour avoir traité comme propriété privée une collection de pièces puisées principalement dans les archives dont il était le gardien officiel, et aussi pour l'esprit mercenaire et intraitable qui le

poussait à tenir sous clef la vérité. Parkman fut obligé de publier son *La Salle* sans avoir pu jeter un coup d'œil sur ces papiers, et avec la conviction qu'il lui faudrait probablement refaire plus tard une partie de son livre. »<sup>1</sup>

Dans le passage que nous avons plus haut cité, Harri-  
risse mentionne le nom de Hernando de Soto. Cet aven-  
turier espagnol fut le premier européen qui vit le Missis-  
sipi. Mais en fut-il vraiment le découvreur? Se diri-  
geant de la Floride vers le pays des Arkansas, en 1541,  
il fut arrêté dans sa marche par un fleuve immense, et  
construisit des bateaux pour le traverser afin de pou-  
voir continuer son expédition vers l'Ouest. Voilà tout.  
M. Gagnon écrit à ce sujet:

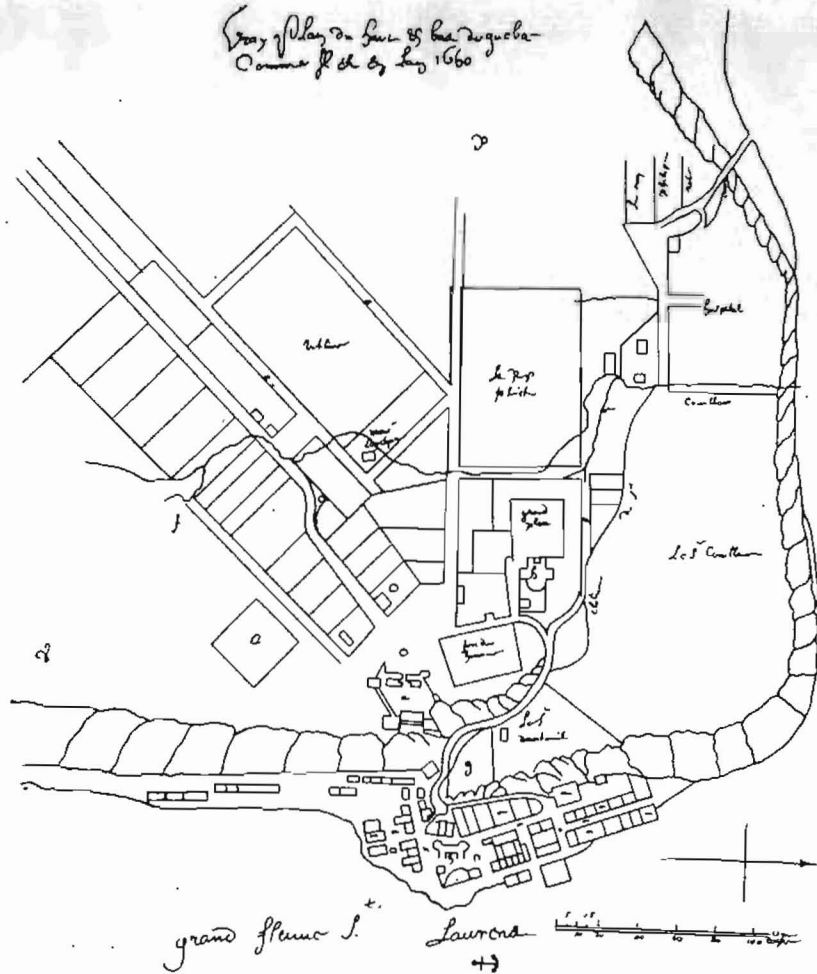
« Ferdinando de Soto vint expirer sur la rive ouest du  
Mississippi, un peu au-dessus du confluent de l'Arkansas  
et de la grande rivière; voilà pourquoi on pourrait pré-  
tendre que Jolliet et Marquette ne sont les découvreurs  
que du Haut Mississippi et du pays des Illinois. Cepen-  
dant, les renseignements donnés par les compagnons  
de de Soto, relativement au Mississippi, sont si vagues que  
la plupart des historiens n'y attachent guère d'import-  
tance. D'après M. l'abbé Verreau, les Espagnols n'ont pas  
plus découvert le Mississippi avant Jolliet que les Scan-  
dinaves n'ont découvert l'Amérique avant Colomb, que  
les Bretons et les Basques n'ont découvert le golfe Saint-  
Laurent avant Jacques Cartier. Le savant abbé ajoute:  
« Les droits de Jolliet sont les mêmes que ceux des deux  
« autres immortels voyageurs. Surtout ils ne sauraient  
« être contestés par une nation dont le premier soin était  
« de dérober soigneusement ses moindres découvertes à  
« la connaissance publique. » Les voyageurs qui don-  
nent des récits circonstanciés de leurs explorations; qui,

---

1. *A Life of Francis Parkman*, par Charles Haight Farnham, pp. 155 et 156.



Vray plan du Haut et bas de Québec  
Comme il est en l'an 1660



Distances par quinquante  
toises

- fort de Louve a
- grand ogive b
- fort de la Citadelle c
- grand obusier d
- Cap ranger e
- fort de la Rivière f
- mont Carmel g
- fontaine h
- magasin i
- Cap de la Rivière j
- maison k
- maison de la Rivière l
- Rivière m
- église de la Rivière n
- maison de la Rivière o
- Couvent de la Rivière p

Fait semblable au plan de 1660  
d'après le plan de 1660

1774



VRAY PLAN DU HAUT ET BAS DE QUÉBEC COMME IL EST EN L'AN 1660 (dressé par Jean Bourdon).

